

Numéro 45

17 Mars

- 1922 -

Abonnements

- Étranger -

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

- France -

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

cinéa

UN
franc

Que le Cinéma
français soit français

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysées 58-84
Londres : A.-F. ROSE Représentative, 102, Charing Cross Road. W. C. 2

Que le Cinéma
français soit du Cinéma



CAROL DEMPSTER
dans *La Rue des Rêves*, le grand film de GRIFFITH.

PHOTO UNITED ARTISTS

CINÉMATHEQUE FRANÇAISE
BIBLIOTHÈQUE - MUSÉE

RÉPONSES A QUELQUES LETTRES

G. B. — Je n'ai jamais su pourquoi on a dénommé le cinéma ainsi; d'ailleurs peut-on cataloguer les arts?

Marcel L'Herbier, 53, rue de la Villette, Studios Gaumont.

RUYDYN. — Asta Nielsen est allemande ou danoise. Peu importe puisqu'elle a du talent. Son dernier film est *Comtesse Julie*, d'après *Mademoiselle Julie*, l'œuvre de Strindberg.

C. C. B. — *L'Homme inconnu* s'appelait primitivement *L'Hôte inconnu*; son titre américain se rapproche d'ailleurs davantage du sens de la pièce *The Other man*. L'acteur principal en est Jérôme Patrick.

LUMIÈRE. — *Le Destin nous mène*, avec Earle Williams.

Le 1^{er} et le 16 du Mois

LE CRAPOUILLOT

Directeur : Jean GALTIER-BOISSIÈRE

est la première revue illustrée d'art ou de lettres qui ait ouvert une rubrique cinégraphique.

Le *Crapouillot* a publié sur le cinéma des articles de VICTOR PERROT, HARRY BAUR, ALEXANDRE ARNOUX, LOUIS DELLUC, JEAN EPSTEIN, ROBERT REY, CLAUDE BLANCHARD, PAUL REBOUX, HENRI FALK, DOMINIQUE BRAGA, LÉON MOUSSINAC, RENÉ KERDYK, MARCEL GROMAIRE, RENÉ BIZET; et l'analyse de toutes les représentations importantes.

Le nouveau numéro spécial du *Crapouillot* sur « Le Cinéma » (16 Mars) est adressé contre mandat de **Trois Francs**.

LE CRAPOUILLOT
3, Place de la Sorbonne, PARIS

Abonnement d'un an (24 numéros)
France... 30 fr. | Etranger... 40 fr.

L'État moraliste ? Mais cela vaut l'État commerçant !

Bientôt une Œuvre de

RUDYARD KIPLING

le célèbre auteur de *Kim*, des *Livres de la Jungle*, de *La Lumière qui s'éteint*

A L'ÉCRAN

L'INEXORABLE



La Jolie VIRGINIA BROWN FAIRE
THOMAS HOLDING

les Brillants Interprètes de ce Beau Film

o o o o de la o o o o

Société Française des Films Artistiques

Téléphone : Louvre 39-45

Adr. Télégr. : Artisfilia-Paris



36, Avenue Hoche

PARIS

Concours de Projets d'Affiches

Cinéa a fait appel à tous les peintres, décorateurs, dessinateurs, caricaturistes de toutes tendances et de toutes nationalités pour prendre part au Concours de projets d'affiches destiné à illustrer la publicité de trois films français :

DON JUAN, de Marcel L'Herbier.

Interprété par Vanni-Marcoux, Jaque Catelain, Marcelle Pradot, Lerner, Philippe Hériat, J. Sutter, etc.

JOCELYN, de Léon Poirier.

Interprété par Myrka, Roger Karl, Tallier, Blanchar, S. Blanchetti, etc.

LA FEMME DE NULLE PART, de Louis Delluc.

Interprété par Ève Francis, Roger Karl, Gine Avril, Noémi Scize, André Daven, Michel Duran, Denise, Edmonde Guy, etc.

Il sera fait de ces films une présentation spéciale aux concurrents. En outre, des séries de photos des interprètes et des principales scènes sont publiées dans *Cinéa*. (Voir les numéros 42, 43 et suivants.)

Les concurrents ont le droit de présenter un projet pour chaque film ou pour deux films ou trois projets selon leur goût. Chaque maquette sera jugée isolément.

Les maquettes seront en couleurs. Le nombre de couleurs est laissé au choix des concurrents. Nous leur recommandons seulement, et ils comprendront pourquoi, la plus grande sobriété matérielle possible.

Le format des maquettes doit être 0,60 x 0,80.

Le premier prix recevra une somme de 500 francs de *Cinéa*.

Trois seconds prix seront reproduits dans *Cinéa*.

Toutes les œuvres primées seront présentées par *Cinéa* aux maisons d'édition.

Les maquettes devront être livrées dans la quinzaine qui suivra la présentation de chaque film. Les résultats seront connus, pour chaque film, dans le mois qui suivra l'envoi de la maquette. Le résultat général sera connu dans les deux mois qui suivront la remise des maquettes du troisième film.

Les Commandements du Cinéaste

Un sujet simple choisiras
Et présenteras clairement.

Ton œuvre tu composeras
Comme symphonie ou roman.

Au spectateur tu parleras
Par l'Image exclusivement

Les gestes représenteras
Et les paroles rarement.

L'occasion tu ne perdras
D'exprimer lumineusement.

Paysage n'évoqueras
Que s'il prend part au mouvement.

Un rythme égal observeras
Et suivras rigoureusement.

Gestes divers dirigeras
Vers l'unité du dénouement.

La pellicule monteras
Avec art et soigneusement.

Au travail tu te remettras
Pour faire mieux — et autrement.

Variante

Comme sujet préféreras
Livre connu mondialement

En tranches le découperas
Sans respecter le dénouement.

Ta vedette tu choisiras
Entretenue abondamment.

Grosses têtes prodigueras
Pour son plus grand contentement.

Autres rôles attribueras
Surtout économiquement.

Sous-titres tu multiplieras :
Ne coûtent que modérément.

Le public tu n'étonneras
Ni troubleras aucunement.

A son goût te conformeras
Afin de vendre largement.

La critique n'écouteras
Que de l'acheteur seulement.

Ton œuvre enfin tu lanceras
Par la réclame savamment.

L. L.



Prochainement un Film splendide

KISMET

*d'après la pièce célèbre d'Edward KNOBLOCK
qui fut interprétée au « Gymnase » par Lucien GUITRY
et dont le protagoniste à l'écran sera*

OTIS SKINNER

ROBERTSON COLE
PICT. CORP.

Sélection Thomas-Film



Exclusivité
GAUMONT



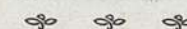
Prochainement un charmant film français

SON ALTESSE

Comédie en 4 parties, d'après le scénario de M. DELPHI-FABRICE
Réalisation et Mise en Scène de H. DESFONTAINES

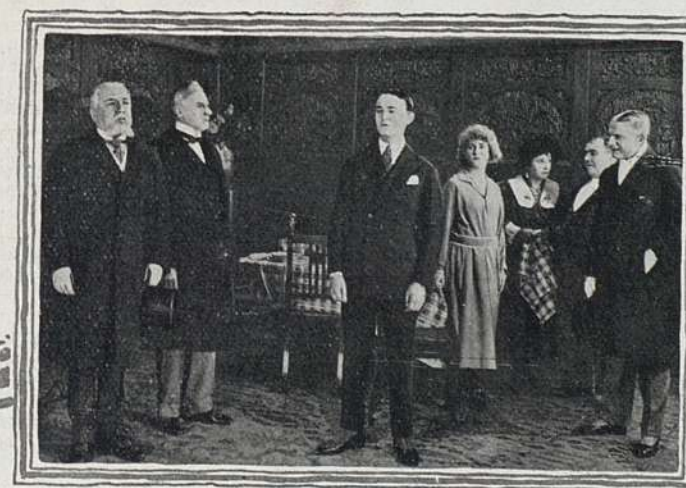
INTERPRÉTÉE PAR

Blanche MONTEL, MADYS et Jean DEVALDE



FILM **Gaumont**

SÉRIE **PAX**



Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 17 au Jeudi 23 Mars

THÉÂTRE DU COLISÉE

38, Av. des Champs-Élysées
Direction : P. MALLEVILLE Tél. : ELYSÉES 29-46

VOYAGE EN SLOVAQUIE CHARLOT MUSICIEN

Gaumont-Actualités

LA RUE DES RÊVES

o o Grande scène dramatique o o
de D. WILLIAM GRIFFITH

2^e Arrondissement

Salle Mariyau, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — Charlot Musicien. — La Rue des Rêves.

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — La Ligne des Cheveux Rouges. — Un drôle de Bébé. — A l'Ombre du Bonheur. — Cerveau Brûlé. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : Les Aigrelins.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — L'Ecran Brisé. — Supplément facultatif non passé le dimanche en matinée : Parisette, 3^e épisode.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — De Bastia à Saint-Florent. — Le Prix de l'Honneur. — Charlot Musicien. — En supplément facultatif : La Veuve incandescente.

3^e Arrondissement

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-39. — Salle du rez-de-chaussée. — Savoir Aimer. — Le Gosse. — Parisette, 2^e épisode.

Salle du premier étage. — L'Ecran Brisé. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — Le Prix de l'Honneur.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Paysages pittoresques de Slovaquie. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — Terrible Dilemme. — L'Homme qui assassina.

5^e Arrondissement

Mésange, 3, rue d'Arras. — Fritzligi Chasseur de Rats. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — Un Bébé, s'il vous plaît. — L'Empereur des Pauvres, 3^e épisode. — La Bouteille Enchantée.

Chez Nous, 76, rue Mouffetard. — L'He sans nom. — Zigoto Maître d'Hôtel. — L'Homme au Domino noir, 4^e épisode.

Cinéma Saint-Michel, 7, place Saint-Michel. — Parisette, 3^e épisode. — Les Contes des Mille et Une Nuits, 2^e chapitre.

6^e Arrondissement

Cinéma Danton-Palace, 99, boulevard Saint-Germain. — Trud. 27-59. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — Parisette, 3^e épisode. — Une Journée à Ottawa. — Les Oiseaux Noirs. — Dindule dans la Mistoufle.

7^e Arrondissement

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — L'Empereur des Pauvres, 3^e épisode. — Le Rustaud Dégourdi. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — L'Homme qui assassina.

9^e Arrondissement

MadeleineCinéma, 14, boulevard de la Madeleine. — L'Atlantide.

Théâtre du Vaudeville, boulevard des Italiens. — Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, de Rex Ingram.

10^e Arrondissement

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — L'Ecran Brisé. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — Charlot Musicien.

Pathé-Temple, faubourg du Temple. — Pour la main d'Irène. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — L'Ecran Brisé.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — L'Ecran Brisé. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — L'Homme qui assassina.

12^e Arrondissement

Lyon-Palace, rue de Lyon. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — Parisette, 3^e épisode. — L'Homme qui assassina.

13^e Arrondissement

Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — Fritzligi Chasseur de Rats. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — Un Bébé, s'il vous plaît. — L'Empereur des Pauvres, 3^e épisode. — La Bouteille Enchantée.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — La Route des Alpes : Le Carbone de Calcium. — L'Empereur des Pauvres, 3^e épisode. — Révolte. — Parisette, 3^e épisode.

14^e Arrondissement

Gaité, rue de la Gaité. — Fritzligi Chasseur de Rats. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — Un Bébé, s'il vous plaît. — L'Empereur des Pauvres, 3^e épisode. — La Bouteille Enchantée.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — Diogène ou l'Homme Tonneau. — La Double Victoire. — Parisette, 3^e épisode. — L'Homme qui assassina.

15^e Arrondissement

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Fritzligi Chasseur de Rats. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — Un Bébé, s'il vous plaît. — L'Empereur des Pauvres, 3^e épisode. — La Bouteille Enchantée.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-43. — La Route des Alpes : Le Carbone de Calcium. — Parisette, 3^e épisode. — L'Homme qui assassina. — L'Empereur des Pauvres, 3^e épisode.

16^e Arrondissement

Malliot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 17 au lundi 20 mars. — Fatty et Ambroise aux Bains de Mer. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — La Route des Alpes : Saint-Jean-de-Maurienne. — L'Homme qui assassina. — Programme du mardi 21 au jeudi 23 mars. — Bastia. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — La Rue des Rêves.

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 17 au lundi 20 mars. — Bastia. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — La Rue des Rêves. — Programme du mardi 21 au jeudi 23 mars. — Fatty et Ambroise aux Bains de Mer. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — La Route des Alpes : Saint-Jean-de-Maurienne. — L'Homme qui assassina.

Théâtre des États-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — Parisette, 2^e épisode. — La Mort du Soleil. — Scientifique Kineto. — Un Scandale à la Cour de Bohême. — Charlot s'évade.

17^e Arrondissement

Lutétia-Wagram, avenue Wagram. — Le Canard en Ciné. — Une Aventure à la Frontière. — Monsieur mon Mari. — Parisette, 3^e épisode.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — Paysages pittoresques de la Slovaquie. — Pour la Main d'Irène. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — La Rue des Rêves. — L'Aiglonne, 5^e épisode.

CINÉ-OPÉRA

8, Boulevard des Capucines

LE CABINET

o o o o o DU o o o o o

DOCTEUR CALIGARI

LE RÉGENT

22, rue de Passy
Direction : Georges FLACH Tél. : AUTEUIL 15-40

Les Aventures de Sherlock Holmès

PARISSETTE (3^e épisode), avec BISCOT

LA VIVANTE ÉPINGLE

o o o o o Drame o o o o o

LE CHEVAL PIE DE RIO-JIM

o o avec WILLIAM HART o o

LE RUSTAUD DÉGOURDI

o o Comique avec PICRATT o o

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Les Environs de Cautelets. — Charlot fait du Cinéma. — Parisette, 2^e épisode. — Le Mystère de la Chambre Jaune.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Aux Iles Orcades. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — La Rue des Rêves.

18^e Arrondissement

Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Gratte-moi le dos. — Charlot fait du Ciné. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — Au Pays des Lacs.

Chantecler, 72, avenue de Clichy. — Pour la Main d'Irène. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — L'Ecran Brisé.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — Une Aventure à la Frontière. — Monsieur mon Mari. — Parisette, 3^e épisode.

Le Métropole, avenue de Saint-Ouen. — Le Canard en Ciné. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — La Rue des Rêves.

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. Nord 35-68. — La Rue des Rêves. — Parisette, 3^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode.

Palais Rochechouart, 56, boulevard Rochechouart. — La Flamme Verte. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — L'Ecran Brisé. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — Le Moulin en Feu. — L'Ecran Brisé.

19^e Arrondissement

Secrétan, 7, avenue Secrétan. — Pour la Main d'Irène. — L'Aiglonne, 5^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — L'Ecran Brisé.

Le Capitole, place de la Chapelle. — Parisette, 3^e épisode. — La Rue des Rêves. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — Le Rustaud Dégourdi. — Parisette, 3^e épisode. — La Fugue de Jeannette. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode.

Féérique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — Révolte. — Parisette, 3^e épisode.

20^e Arrondissement

Gambetta Palace, 20, rue Belgrand. — Porto (Corse). — Diogène ou l'Homme Tonneau. — Le Poing... d'Honneur. — L'Ecran Brisé. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode.

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — Zigoto Homme de Ménage. — Le Poing... d'Honneur. — Les Sept Péries, 3^e épisode. — Le Foyer.

Banlieue

Olympia Cinéma de Clichy. — Programme du vendredi 17 au lundi 20 mars. — La Vallée de Chevreuse. — Parisette, 3^e épisode. — Le Mystère de la Chambre Jaune. — L'Empereur des Pauvres, 3^e épisode.

Montrouge. — L'Aiglonne, 4^e épisode. — Entre l'Enclume et le Marteau. — Paysages Pittoresques de Slovaquie. — L'Homme qui assassina.

LES FILMS DE LA SEMAINE

L'homme qui assassina.

Chacun se rappelle comment Renaud de Sévigné, colonel et attaché militaire à Constantinople, silencieusement amoureux de la belle Lady Falkland et mis au courant du plan qu'un mari infâme avait conçu pour la perdre, n'hésita pas à attirer sir Archibald Falkland dans un singulier guet-apens, et à le supprimer, un soir, au fond d'un cimetière turc. Après quoi, séparé à jamais de celle qui ignorerait jusqu'à la fin son amour, son crime et son sacrifice, il s'éloigna.

Cette note indécise, chevaleresque, qui plaît dans le roman de M. Claude Farrère, le drame l'avait laissée tomber. Sévigné et Lady Falkland y devenaient des amoureux d'enfance, séparés par la vie; l'assassinat prémédité se transformait en un meurtre, consécutif à une dispute, et si on ne nous montrait pas à la fin l'assassin épousant la veuve, on indiquait tout au moins, de manière vague, que cela pourrait bien finir par là.

C'est du drame que s'est inspirée Ouida Bergère pour établir son scénario; elle l'a modifié sur un point; elle n'a pas cru possible, en Amérique, de laisser à un français le rôle sympathique; Renaud de Sévigné est donc devenu Richard Loring, attaché à l'ambassade d'Angleterre. En repassant l'Atlantique il a repris son nom; mais comme il ne pouvait plus changer d'uniforme il est resté attaché naval tout en redevenant colonel.

Mais assez parlé du scénario car, en fait, le principal attrait du film c'est Maë Murray. Maë Murray est, en vérité, un chef-d'œuvre de la nature et de l'art, et dans *L'homme qui assassina* on ne se lasse pas de la voir. Elle s'y montre bonne actrice, pathétique quand il le faut et, du commencement à la fin, aussi jolie qu'elle peut l'être, ce qui nous mène loin. Lorsque, surprise par son mari dans ce pavillon où elle a l'habitude étrange et charmante — dangereuse aussi pour une femme placée dans sa situation délicate — de se mettre en costume d'Eve pour faire la sieste,

elle s'enveloppe en hâte dans un vêtement dont la qualification dépasse mes capacités, elle est tellement exquise... que je ne trouve plus la fin de ma phrase. Et ces « grosses têtes » si suavement, si mollement fondues! L'ensemble du film ravit d'ailleurs par sa perfection technique, et l'on ne peut que louer la manière dont le cinéaste, avec les moyens dont il disposait, a reconstitué l'atmosphère de Stamboul.

Parmi les autres interprètes, je goûte surtout Holmes Herbert et Alma Tell, excellents tous deux dans les rôles du mari et de la perfide cousine installée au foyer dont elle médite de chasser l'épouse légitime.

Le Prix de l'honneur.

On pourra sans doute considérer comme une innovation que dans ce film, au lieu de paraître à cheval, coiffé d'un feutre Stetson, et chaussé d'un pantalon de cuir, William Hart y figure d'abord en soldat, puis en agent de police. En réalité, le drame ressemble à beaucoup de ceux dont Rio Jim a déjà été le héros, et il ne faut pas s'en plaindre, car il est approprié à sa silhouette connue, à son

talent, et comporte des situations réellement émouvantes.

A côté de William Hart, il faut citer la petite Ann Little, Thomas S. Santschi qui joue un rôle d'apache, et surtout Gertrude Claire, spécialiste des personnages de mère et qui ici incarne remarquablement celui de Mrs Kelly, la mère aigrie et tendre du héros.

Les scènes de bas-fonds sont amusantes et la lutte entre William Hart et Thomas Santschi est parfaitement réglée.

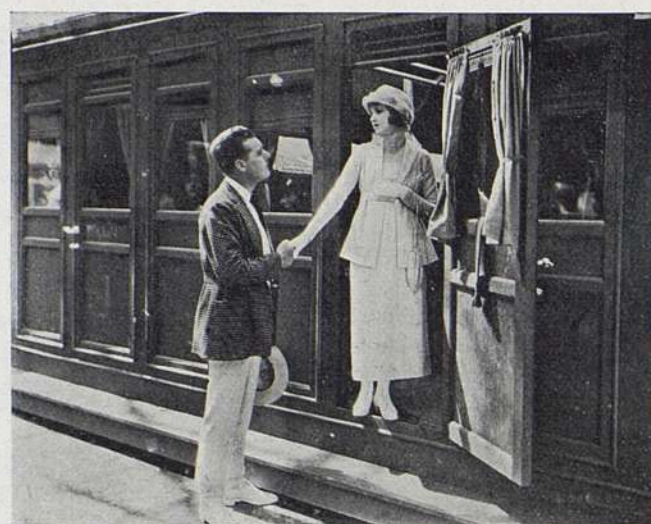
Monsieur mon Mari.

Vivian Martin représente un gentil type courant d'actrice américaine, parfaitement adaptée à ces menues comédies de la vie quotidienne, où l'âme innocente de tant de ménages yankees se plaît à retrouver l'image de leurs petites querelles.

La trame de ce film est légère, légère, mais la comédie elle-même est morale, morale. On y voit un jeune banquier, sa dactylographe, qui passe pour sa fiancée, deux vieux oncles, galants et comiques (Tom Ricketts et Bobby Bolder) une gentille fillette qu'on ne nous nomme



William HART et Gertrude CLAIRE dans *Le Prix de l'Honneur*.



Vivian MARTIN dans *Monsieur mon Mari!*

pas, un grand chien qui s'harmonise bien avec elle, de jolis paysages de bord de mer et assez de gaieté superficielle.

L'Intrus

L'œuvre de O. Henry contient en puissance une centaine au moins de films de premier ordre. Mais, par leur netteté, leur concision, leur caractère direct et parfois brutal, les nouvelles du brillant humoriste devraient engendrer des films également courts et directs. Or, malheureusement, O. Henry est célèbre, le droit d'adaptation coûte cher; on ne va pas le gaspiller pour réaliser des œuvres en deux parties. D'où nécessité de délayer, de tirer au mètre. D'autre part, dans une nouvelle de O. Henry, il y a toujours — le plus souvent à la fin — quelque chose qui sort de la banalité: les adaptateurs n'aiment pas cela.

Un jeune aventurier, fuyant à la suite d'un meurtre et conseillé par le misérable Thacker, se présente à des riches planteurs sud-américains comme l'enfant qui leur a été enlevé douze ans auparavant; il montre soigneusement tatouée sur sa main gauche, la marque qu'une nourrice absurde avait imprimée sur celle de l'enfant: et les deux vieillards solitaires l'accueillent à bras ouverts. L'idée de Thacker est simple; il lui suffit d'obtenir l'accès du coffre-fort,

pour partir un soir avec l'argent. Mais le jeune homme refuse d'être jusqu'au bout son instrument; il a été coupable de tromper cet homme, cette femme; il le serait encore plus, maintenant, de les détromper. Et plus que quiconque il a des devoirs envers eux, car l'homme qu'il a tué à Laredo portait sur la main gauche cette même marque.

Précise et dure comme une loi barbare, irréfragable dans sa logique primitive, cette conclusion — le meurtrier obligé de se substituer à sa victime — achève l'œuvre, comme d'un coup de ciseau. Est-il utile d'ajouter qu'elle a disparu du film?

C'est d'autant plus dommage que *L'Intrus*, qui a ainsi manqué d'être un film de premier ordre, reste un très bon film, plein de détails réussis et vivants. Le jardin tropical où la mère inconsolable promène son deuil, les jolies scènes où le bandit étourdi, ennuyé de la tendresse de ses prétendus parents, se sent aussi honteux de voler de l'affection, que de trahir une confiance sacrée, restent dans le souvenir.

Pour corser un peu le drame, tout en restant dans le répertoire O. Henry, un petit lambeau d'une autre nouvelle (*le brassard du policeman O'Rourke*) a été cousu au premier thème; une jeune orpheline dans une voiture dont les chevaux s'emballent; et devinez qui les arrête?

Jack Pickford et Marie Dunn sont bons; Edith Chapman est décorative et émouvante.

La Princesse est trop maigre.

A priori, les plaisanteries sur l'embonpoint excessif des femmes orientales semblent, si j'ose dire, une donnée un peu mince pour justifier un film de trois quarts d'heure. Mais l'esprit, la vivacité, le mouvement de Mabel Normand meublent les espaces vides, et finalement on s'amuse.

Lilliane Sylvester, en beauté grasse morevanienne, est un digne pendant de Roscoe Arbuckle, et Hugues Thompson réussit fort bien le saut à la perche. Tully Marshall donne au professeur Ahmed une silhouette fort amusante sans être chargée; je goûte sa pudeur effarouchée lorsqu'au bal, nouveau Saint-Martin, il offre son habit à une dame à la robe de laquelle il estime évidemment que le couturier a oublié de joindre un corsage.

Un cri dans l'abîme.

On discutera à perte de vue s'il vaut mieux qu'un film soit établi sur un thème original ou d'après une œuvre existante. Quelque avantage théorique que présente le premier parti, une chose est certaine; le passage par le livre, par le roman, constitue une première épreuve de la valeur du sujet, permet d'exercer un choix. Au contraire, lorsque quelque vague scénariste, que l'on ne nomme même pas sur les programmes, ou bien le metteur en scène, désireux d'économiser un intermédiaire, invente ou commande un sujet « original », il ne sait pas où il va, et généralement, il ne va pas très loin.

Le sujet de ce film, c'est *Roméo et Juliette* (l'amour contrarié, le mariage obligé avec un autre, la fiancée que l'on croit morte, l'amoureux qui va la chercher dans la tombe, etc.), mais finissant bien.

Cette donnée, plutôt connue est encadrée par des paysages splendides, parfaitement photographiés et qui rendent le film particulièrement agréable à voir. De l'interprétation, il faut surtout retenir Van Daële, qui a tiré le meilleur parti possible d'un rôle ingrat. Le programme a négligé de nommer leurs camarades; sur l'écran, j'ai saisi au vol le nom de Mme Olga Noël.



CAROL DEMPSTER

dans *La Rue des Rêves*, de D.-W. GRIFFITH, qui passe à partir du 17 Mars.

La mouche dorée.

C'est une légende admise depuis longtemps, tout au moins au théâtre et au cinéma, qu'un homme politique peut souffrir dans sa carrière s'il se trouve avoir épousé une femme munie d'un passé. Peut-être, après tout, en est-il ainsi dans le pays incertain où se passe ce film — pays où le premier ministre s'appelle Hacha, et où l'on entretient un ambassadeur à Shanghai. Admettons donc le postulat. Toutes les discussions de comités électoraux laissent assez froid; on songe, malgré soi, aux pires souvenirs de l'œuvre d'Ibsen (Je sais bien que la politique, comme dit l'autre, c'est comme le tabac, on trouve toujours que celle des autres sent mauvais).

Olaf Fonss est bon — sans constituer une révélation. Tout le traitement de l'œuvre est conventionnel, banal, d'autant plus décevant que le film sort de la même maison qui a édité les admirables *Quatre Diables*.

Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse.

...Et je regardai, et je vis paraître un cheval livide, et celui qui le montait s'appelait la Mort, et l'Enfer le suivait, et le pouvoir lui fut donné sur la quatrième partie de la terre, de faire mourir les hommes par l'épée, par la famine, par la peste et par les bêtes sauvages de la terre (Apoc. vi 8).

Du roman touffu et puissant de Vicente Blasco Ibanez dont il est tiré, le film de Rex Ingram se différencie sur deux points. Tout d'abord il est écrit, non point par un neutre, mais par un citoyen d'un pays qui a pris part à la lutte: il prend parti plus nettement; puis l'importance relative des scènes de guerre s'est sensiblement accrue.

Le héros, Julio Desnoyers, est le fils d'un riche éleveur de l'Argentine, et c'est dans ce pays que s'ouvre l'action, au milieu de vues très belles et de scènes de bouge extrêmement vivantes et passionnées. Puis vient Paris, le quartier latin; enfin les Quatre Cavaliers fatidiques traversent le ciel et la guerre se déchaîne.

Faut-il énumérer les 150.000 mètres de vues prises, les 12.000 personnes rassemblées, les 128 tonnes de matériaux employés pour la confection du film? Mieux vaut rappeler l'opi-

nion exprimée sur le metteur en scène par un critique américain: « M. Ingram saisit des instants superbes... presque toujours il attaque les situations sous un angle nouveau... comme directeur et au point de vue technique il est de premier ordre... » Le *Baillon* nous avait déjà donné un avant-goût du talent du jeune directeur: *Les Quatre Cavaliers* nous en fourniront l'expression la plus complète.

LIONEL LANDRY.

Snobisme.

Oh! comme le maître d'hôtel Caroli regarde, aux thés de l'hôtel Ritz, la jolie et riche (que riche!) Mlle Vivian Forrester! Que d'insistance il y met! Il y met plusieurs décimètres d'insistance. Et vous pensez bien que Thurston (riche, élégant, chic) est du même avis. Thurston voudrait bien épouser Vivian, mais Mme Forrester mère exige pour sa fille un homme titré. Thurston, refusé, machine une vengeance. Il persuade Caroli, le maître d'hôtel, d'usurper le titre de duc et de quitter son emploi. Caroli, qui aime Vivian, accepte le marché, le regrette un jour, puis, entraîné, continu. Et il épouse la demoiselle. Il a des remords et, avant que la nuit de noces commence... effectivement, il avoue son subterfuge à sa femme qui en tombe par terre. Au matin, le *New-York Herald*, renseigné par Thurston, annonce le scandale. Mme Forrester va faire annuler le mariage. Du moins y est-elle décidée. Caroli, qui a de la distinction (puisqu'il a été maître d'hôtel!) est nommé directeur de chantier à Buenos-Ayres. Le mariage est annulé. Vivian se révolte contre le snobisme de sa maman et rejoint à temps Caroli pour lui dire son amour. Ils seront heureux. Tout cela est basé sur une observation quotidienne, ainsi que l'on peut s'en rendre compte, n'est-ce pas?

L'Ecran brisé.

Après des scènes un peu lentes, le film de M. d'Auchy (d'après le roman de M. Henry Bordeaux), comporte une situation suffisamment dramatique pour intéresser, même à la fin, pour émouvoir. Sauver une mémoire, tel est le but poursuivi par le principal personnage, Mme Chênevray, épouse et mère irréprochable, dont

la sœur, Mme Monrevel, morte dans un accident d'automobile, avait trompé un mari excellent. Des preuves subsistent, lettres laissées dans le secrétaire de la malheureuse. L'amant en vient faire la confession à Mme Chênevray qui, pour épargner le souvenir de la morte et la sensibilité du veuf, prend devant Monrevel l'attitude d'une adultère repentante. Ses affirmations ne trompent pas longtemps le brave homme, désarmé plus encore qu'auparavant. Sa désolation est double.

Les à-côtés: jolis enfants, petits chats dans un panier, va-et-vient dans la rue, etc., n'étaient point nécessaires à l'écran (celui qui n'est pas brisé), mais l'interprétation et la mise en scène sont louables.

Les surprises du téléphone.

Riche, jolie, cloîtrée presque par sa tante qui veut réfréner ses goûts excentriques, Mabel, pour se distraire, téléphone au hasard, c'est-à-dire à des gens dont elle trouve les noms dans l'annuaire en fermant les yeux (d'abord, car elle les ouvre pour lire, n'est-ce pas?) Elle est fiancée à un monsieur qui l'assomme parce qu'il a de la tenue, du flegme (c'est Jack Holt qui joue ce rôle). Des aventures assez risquées, s'estompent, pour elle, à la suite de ses imprudences téléphoniques. Elle peut sortir par la fenêtre. Son fiancé apprend que deux des correspondants de Mabel sont de ses propres amis. Un complot se trame entre tous ces garçons bien élevés qui se jouent de la jeune fille. Elle sera punie avec délicatesse, épousera son fiancé, aimera son mari, etc.

Un tel sujet ne comporte pas un kilomètre de pellicule. Néanmoins, la comédie est gentille et jouée par des acteurs de talent qui manquent un peu de fantaisie. Bébé Daniels elle-même est naturelle, sobre et d'ailleurs fort agréable.

LUCIEN WAHL.

Vous n'ignorez pas, Madame, qu'il n'est bonne toile que de Cholet, ni bon riz que des Carolines. Mais pour un film... allons au cinéma du coin !

DERRIÈRE L'ÉCRAN

AMÉRIQUE

Will H. Hays, directeur général des postes, va probablement quitter ce poste pour accepter la direction d'une Association Nationale des Producteurs de Cinéma, au traitement de 150.000 \$ par an. Le contrat sera tout d'abord pour trois ans.

Ernst Lubitch ne tournera décidément pas en Amérique. Il a assisté à la première des *Deux Orphelines*, de Griffith.

Maë Murray tourne *Fascination*, à Cuba pour la Metro, sous la direction de Robert Z. Léonard.

Griffith, dans les *Deux Orphelines*, prend de singulières libertés avec la Révolution française. Dans un des sous-titres il est question de bolchevisme! Danton y apparaît en jeune premier qui fait cinq milles au galop, à la tête de vingt cavaliers pour sauver Henriette de la guillotine! Mais le traitement cinématographique est de premier ordre. Jamais, disent les critiques, son génie expressif n'a été plus loin. Danton est interprété par Monte Blue.

L. L.

M. Kinsman, manager de la R. C. me communique le programme de la compagnie pour 1922.

6 productions Pauline Frédéric, dont:

The lure of jade;

Two kinds of woman, tiré d'un roman de Jackson Gregory intitulé: *Judy of the Blue lake ranch*. Ces deux films mis en scène par Colin Campbell.

Glory of Clementina, d'après le roman de W. J. Locke. Emile Chautard a été engagé pour diriger cette production, actuellement en cours de réalisation.

6 productions Sessue Hayakawa dont:

The Swamp (Le marécage);

The vermillion pencil (le crayon rouge). Ces deux films avec Bessie Love.

5 days to live (5 jours à vivre) avec Tsuru Aoki.

Ces productions sont mises en scène par Allan Dwan.



JAQUE CATELAIN

dans une des dernières scènes de *Don Juan* où il a composé, avec art, une haute figure.

6 productions Doris May, dont :
The Foolish Age (L'âge heureux... peut-être !)

Eden and Return, avec Earl Metcalfe.

Boy Crazy, avec Harry Myers.

Gay and Devilish.

Toutes productions dirigées par W. A. Seiter.

4 productions mises en scène par W. Cabanne, dont :

Beyond the Rainbow (derrière l'arc-en-ciel) avec Lillian Billie Dove, des Ziegfield Follies, Virginia Lee et Huntley Gordon.

At the Stage Door (A l'entrée des artistes).

4 productions mises en scène par J. L. Gasnier dont :

Call of Home (L'appel de la maison), d'après le roman de G. A. Chamberlain. *Home*, avec Irène Rich et Léon Barry.

Silent Years (Années silencieuses), avec Alice Lake.

A. R.

ANGLETERRE

La présentation de *L'Atlantide* au Covent-Garden, aura fait sensation à plus d'un point de vue. Son exploitation aura suscité, entre autres, un incident savoureux, bien caractéristique des mœurs anglaises. L'affiche représentant Antinée partiellement vêtue, avait été apposée avec profusion sur les murs de la capitale. Mr. W. Wanger, Directeur du Covent-Garden, voulut qu'elle fut mise aussi dans les souterrains du métro, et demanda donc à ladite compagnie l'autorisation d'affichage nécessaire. Cette autorisation lui fut refusée, sous le prétexte que l'affiche en question pouvait être considérée comme licencieuse par un certain public, et motiver ses plaintes et réclamations. A la suite de quoi, Mr. Wranger, en homme avisé, fit disparaître les parties incriminées de l'affiche, je veux dire la jambe et la cuisse droite d'Antinée, ne laissant subsister que les yeux de l'enchanteresse. Un dessin parut alors dans les journaux, montrant un peintre dans l'exécution de ce travail, avec cette légende : « Maintenant, vous pouvez prendre le métropolitain ». Je laisse à penser les effets de cette publicité habile. Covent-Garden ne désemplit plus.

M. G. A. Cooper, qui était spécialisé jusqu'ici dans l'édition de films

étrangers, italiens principalement, est devenu directeur d'une nouvelle compagnie « Quality Films ». Les studios de la Screenplays, à Clapham ont été loués pour la production d'une série de film de un reel chacun, qui seront basés sur des contes et nouvelles publiés dans le magazine mensuel *Pan*. M. G. A. Cooper sera également metteur en scène.

Pearl Films a présenté récemment, dans une des immenses salles de bal de l'Hotel Cecil, une production de R. Z. Léonard, intitulée *Peacock Alley*. Ce titre provient d'une des scènes les mieux réussies du film — son clou — qui montre Maë Murray, dansant sous le déguisement d'un paon. A vrai dire, on croirait plutôt voir un geai, mais paon est certainement plus expressif. Paon ou geai, d'ailleurs, peu importe. A l'aise dans un maillot court et bien collant, garni de perles aux reflets moirés et chatoyants sous les lumières, Maë Murray est sans conteste un oiseau rare... l'oiseau bleu que d'aucuns envieraient détenir. Mais il faut être philosophe, et l'on suit avec un plaisir non dénué d'attention, les évolutions, je n'ose dire chorégraphiques, de la sémilante interprète, dont la grâce, à défaut de science, nous suffit. Oiseau bleu, ai-je dit ! Hélas ! par moments, Maë Murray se rappelant qu'elle est Cléo, danseuse étoile parisienne, a une façon désinvolte de lancer son pied droit sous le nez des occupants d'une avant-scène, qui n'est pas sans rappeler le Moulin Rouge ou Tabarin. L'illusion en souffre. A part cela, elle donne très bien l'idée conventionnelle qu'on a (à l'étranger) de la belle poupée parisienne, exubérante, bonne fille, sentimentale et maniérée. Par exemple, on n'aime pas la voir, coiffure aux bandeaux plats et lisses, sous l'apparence d'une jeune fille innocente et bien sage. La bouche un tantinet perverse et les yeux maléfiques rendent la jupe toute simple, sans le moindre décolleté, d'autant plus insupportable que nous attendons, non sans raison, le retour à un état de... grâce, normal.

La mise en scène du cabaret de luxe new-yorkais est tout un poème. Cléo, chez elle, à Paris, nous montre que son mari — M. R. Z. Léonard — ne lui refuse rien qui puisse mettre en relief ses charmes.

Je ne parlerai pas du scénario. Il illustre l'amoralité des films américains type, avec une verve déconcertante.

Innovation à signaler : le film débute par une scène symbolique, également jouée par Maë Murray, prise en couleurs par le procédé Prizma.

Environ 80 opérateurs furent engagés par diverses maisons anglaises pour tourner la cérémonie du mariage de la Princesse Mary et du vicomte de Lascelles. Le film fut présenté le soir même par Pathé, à l'Alhambra.

A. F. ROSE.

SUISSE

L'Omnia présentait cette semaine *Le pauvre village*, film tourné dans les sites pittoresques du Valais.

Le public genevois a fait à ce film un accueil chaleureux. La scène finale représentant la montée des bergers à l'alpage pendant que l'excellent orchestre de l'Omnia jouait *Le ranz des vaches*, fut particulièrement remarquée.

Cet établissement annonce pour la semaine prochaine un grand film d'exploration *Un voyage chez les cannibales de l'archipel des îles Salomon*. Ce film sera commenté et expliqué par M. A. Lion, reporter-conférencier.

Les établissements Lansac présentent :

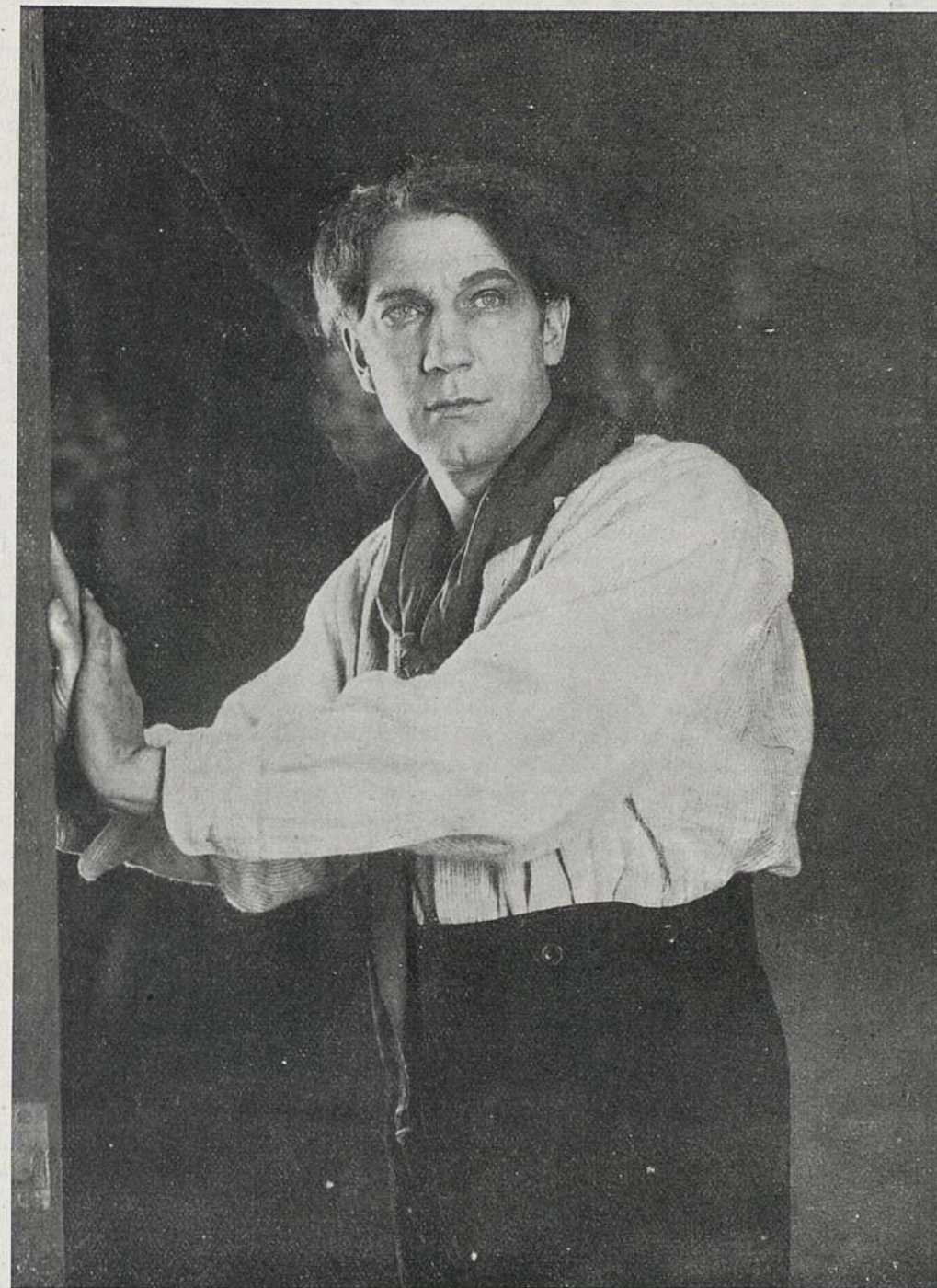
La mort du soleil, avec André Nox, *Miss Rovel*, avec la talentueuse interprète cinégraphique Geneviève Félix, Yvette Andréyor et Jean Toulout dans *Chantelouve*, *L'Assommoir* de Zola, *Le Voleur*, de Bernstein, avec Pearl White et un grand film des studios Ufa *Le Sépulcre hindou*, avec Mia May, l'inoubliable interprète de *La Maîtresse du monde*. Ce film obtient un grand succès.

Prochains films de la Compagnie Générale du Cinématographe :

Le Roi du Volant, avec Wallace Reid, *Le Lion qui sommeille*, *Le Cofret de Jade* (imagerie persane d'après la nouvelle de M. Pierre Victor (mise en scène de M. Léon Poirier). *L'Enfant du cirque* et *La Glorieuse reine de Saba*, avec Betty Blythe.

La ville de Genève compte actuellement 12 salles de cinéma.

G. DORSAZ.



VAN DAELE

L'interprète vigoureux et émouvant de *La Croisade*, *La Montée vers l'Acropole*, *Fièvre*, *Pour une Nuit d'Amour*, etc., va reparaitre dans *Un Cri dans l'Abîme*, dans *Les Roquevillard* et, peu après, dans *L'Ombre du Pêche* qu'il vient de tourner avec DIANA KARENNE.

Réalisation de Détails

La main du receveur de tramway se lève et saisit la poignée du signal de départ. Elle incline obliquement la corde, et la poignée ensuite sur la corde. Elle se lève encore, s'arrête, hésite. Soudain le poignet s'enroule arrachant le coup de cloche. Voilà, lumière et vérité données, du cinéma. De tels fragments contiennent toute l'émotion et l'indépendance cinématographiques. Le hasard vous a-t-il jamais fait regarder la peau à travers une loupe : ciel étrange, les constellations de pores, bleues et brunes, respirent comme des branchies ; anémones noyées. Un cheveu s'horripile et dresse sa vie en marge. Cela qu'on ne peut ni écrire, ni dire, ni peindre, le cinéma l'expose avec tant d'adresse et d'affinité qu'il le trouve jusqu'exilé dans Balzac ou menti par la Loïe Fuller.

Commercialement une histoire est indispensable, et un argument, même dans le film idéal, nécessaire pour enduire l'image de sentiment. La décomposition d'un fait en ses éléments exclusivement photogéniques est la première loi du film, sa grammaire, son algèbre, son ordre. Mais l'ordre toujours n'est rien sans amour. J'écris amour pour sentiment. Le sentiment ne peut jaillir, vulgairement, que d'une situation, donc d'une anecdote. Ainsi l'anecdote doit être ; mais, comme l'objectif bégaye dès qu'il y touche, elle doit être invisible, sous-entendue, exprimée ni par un texte, ni par une image : *entre*. De fait, qu'on passe de l'œil d'un homme à la ceinture d'une femme, cela dit, mais à l'endroit seul de la jonction, carrément un désir.

Plus une scène tient de récit, moins elle a de chances de rendre à l'écran ; vice versa. Si le banquier doit se lever de son bureau et aller vers la porte, craignez d'en à la fois trop dire. Ce mouvement photographiera bien mieux divisé en trois et pris par ses éléments authentiques : par la semelle s'abattant sur le tapis, par

le fauteuil reculant brusquement, par le mouvement du bras balancé dans la marche. Cette réduction en facteurs cinématographiques démasque naturellement dans un ridicule grossi les réalisateurs médiocres qui s'y risquent. M. Feuillade peut à la rigueur tromper l'œil dans une vue d'ensemble, mais quand il ose le plan rapproché, si banal, d'un échange de bagues par exemple, toute sa nullité cinématographique éclate. Je ne veux pas me rappeler le nom du critique qui reprochait à un film français les vues détaillées à l'américaine d'un sifflet de locomotive ou des marchepieds du wagon. Ce critique ne savait pas épeler l'alphabet d'images lettres à partir desquelles seulement on pourra composer un jour des images-mots, et beaucoup plus tard des images-phrases. Le film qui vise aux thèses sociales et philosophiques, hurle à la lune. La philosophie est une chose, l'écran une autre. Ce n'est pas avec un scénario hygiénique, mais malgré lui que Mme Germaine Dulac a fait *La Mort du Soleil*. Le jour où on aura reconnu qu'une comédie Mack-Sennett est incomparablement supérieure à tous les films de M. de Baroncelli, la conception du cinéma aura réalisé un grand progrès.

Je cite M. de Baroncelli qui me paraît avoir négligé complètement, soulignant sa négligence d'une composition suédoise, l'élément photogénique, sauf dans le bon morceau de la procession du *Rêve*. Je juge le réalisateur sur ce qu'il montre de détails photogéniques bien montés.

Les gros plans de M. Marcel L'Herbier sont de la lumière solidifiée dans un état voisin de la tendresse. Le mari à tromper du *Carnaval des Vérités* a failli s'empaler sur l'objectif. La fête tout entière était une suite d'idéogrammes précis frôlant l'œil, belle phrase en pellicule, presque une strophe. Le bouge dans *L'Homme du Large* prenait les vi-

sages à la corde comme, en course, des tournants dangereux. Le flou complet de la danse (*El Dorado*) en arrive à photographier littéralement un rythme. Encore : la table, avant et après, du *Bercail*, le bas de la robe en marche dans *Rose-France*, beaucoup d'autres.

Satellites emportés par la grâce de la nouveauté, les roues de *La Roue*, de M. Abel Gance feront date. Deux mains sur un clavier sont la *X^{me} Symphonie*, et, au début de *J'accuse*, la ronde dont on ne soutiendra pourtant pas la nécessité épisodique, est, un peu trop rouge, parmi les plus beaux morceaux de films qu'il y ait.

Le *Silence* de M. Louis Delluc débute bien dans le courant d'air des vingt manières psychologiques d'ouvrir une porte et des vingt autres de la fermer. Dans tout l'appartement, à la suite de M. Signoret (qui jamais n'a été, ni ne sera moins mauvais) on se promène avec plaisir. Parmi les détails, épisodiquement nuls, que *Fumée Noire* groupe autour d'un fait-divers lui aussi heureusement annulé à la fin, le dialogue à la toilette et la conversation des cocktails sont du cinéma en plein cœur, mais de la photo à côté.

La cigarette de la *Cigarette* était ennuyeuse, mais qu'un disque y tournait bien. Mieux encore que la scène du taxi cède et que le tir à la cible de *Malencontre*, *La Belle Dame sans Merci* photographie la subtilité affectueuse de Mme Germaine Dulac. Le film échangé entre l'actrice et le comte, est aussi frileux et rusé, aussi bien capitoné et suspendu, et si moins fruit défendu et moins riche naturellement, peut-être plus intérieur et plus cinéma que le cinéma du *silken Cecil*.

Je me rappelle encore une bien jolie moto dans *L'Homme qui vendit son âme au diable*, de M. Pierre Caron.

Voilà quelques exemples, pas tous, naturellement.

JEAN EPSTEIN



GENICA MISSIRIO

déjà remarqué dans plusieurs films et notamment dans *Les Ailes s'ouvrent* vient de trouver dans *Margot*, de GUY DU FRESNAY, un rôle à sa taille en attendant ses prochaines créations.



Marcelle PRADOT (Doña Anna).



Jaque CATELAIN
(Don Juan).

DON JUAN

PREMIÈRE PARTIE



Marcelle PRADOT (Doña Anna)
et
Philippe HÉRIAT (Wagner).



Philippe HÉRIAT (Wagner)
et
Vanni MARCOUX (Faust).



DON JUAN

DEUXIÈME PARTIE



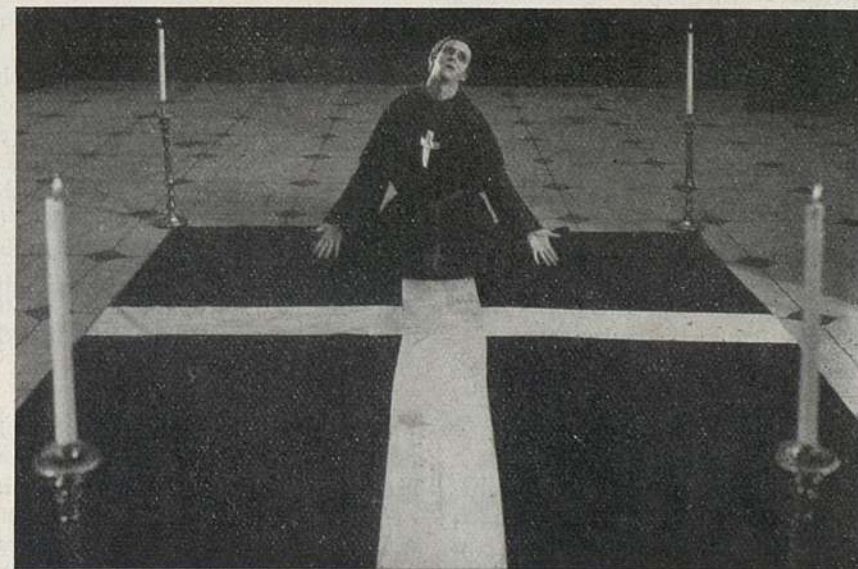
DON JUAN (Jaque Catelain)
a dépouillé son apparence de conqui-
tador pour fuir les gêneurs — et peut-
être pour se fuir soi-même.



Les femmes se disputent la bague de
de Don Juan, ultime présent de l'illus-
tre amant à celles qui l'aimèrent.



La confession et l'expiation de Don Juan
qui, se séparant du monde, abdique.



Cependant que passe le Film à épisodes...

Reprenant, adaptant la formule de Stevenson, qui montre comment l'innovation du romantisme a été de placer les être décrits dans un cadre, de les envelopper d'une atmosphère, on saisit immédiatement le passage logique du romantisme au naturalisme, puis l'aboutissement normal à l'art, essentiellement romantique et naturaliste, du cinéma.

Mais ce fond, ce cadre, cette atmosphère, il y a plus d'une manière de les concevoir. Tantôt ce seront de pures suradditions, sans rapport nécessaire avec le sujet — ainsi les « beaux paysages » des films « Côte d'Azur » — tantôt l'évocation d'un entourage banalement exact qui n'ajoutera rien à la portée de l'action (comme il est advenu trop souvent pour les mises en scène « naturalistes » à l'Antoine).

Pour que le cadre existe artistiquement, il faut qu'il vive et réagisse sur les personnages ; c'est le mérite commun d'œuvres aussi divergentes de tendance que *Les Proscrits*, *Fièvre*, *L'Atlantide* et *Caligari*.

En principe le cinéaste n'est pas astreint à l'unité de lieu, et son œuvre peut en tirer une vie, une souplesse inconnues au théâtre.

Mais ici interviennent les considérations d'ordre mercantile. En Amérique où les grandes firmes sont organisées pour tourner elles-mêmes, le studio comporte assez d'emplacements variés pour que chaque scène se localise adéquatement.

En France, le réalisateur, obligé de passer sous les fourches caudines des loueurs de studios, s'efforcera de réduire le nombre des décors ; si, à la rigueur, il peut situer dans la salle à manger la scène qui normalement devrait se passer dans le salon, c'est cinq mille francs d'économisés.

Et ainsi le film français est, bon gré, mal gré, refoulé vers le théâtre, dont il a tant de peine à se dégager.

En France, les grandes firmes cinématographiques cherchent moins à gagner de l'argent en faisant du cinéma qu'à gagner de l'argent sur ceux qui font du cinéma.

Le budget général du cinéma comporte exclusivement deux natures de recettes : les sommes *définitivement perdues* par les commanditaires — il vaut mieux à tous points de vue que cet apport ne soit pas trop important — et les prix de places versés par les « cochons de payants ».

Tout l'effort de publicité devrait donc tendre à attirer le public, à l'amener ou à le ramener vers l'écran, beaucoup plus qu'à persuader les exploitants — lesquels savent parfaitement à quoi s'en tenir — que les films de la maison X. sont d'une qualité supérieure.

Ceci paraît une vérité élémentaire ; en fait les maisons d'édition commencent seulement à le comprendre. Et telle firme qui dépensera des sommes considérables pour annoncer ses productions, ne prêtera qu'en rechignant ses clichés au critique qui désirera les faire connaître gratuitement.

L'analyse des détails est, au cinéma, une source d'effets variés et amusants. Mais elle doit rester un moyen ; un art qui y verrait une fin deviendrait rapidement aussi monotone et stérile que celui des élèves de Michel Ange, sacrifiant tout au muscle, à la draperie et au raccourci.

Le sifflet d'une locomotive est chose utile à montrer quand il donne le signal d'une séparation ; le marche-pied d'un wagon, quand le pied de l'Attendue, descendant du train s'y posera d'un geste hésitant. Mais le cinéaste qui, dès qu'il est question d'un voyage, évoque les bielles, les cylindres et les freins westinghouse, me rappelle le turec d'*Eothen* qui, chaque fois qu'on parlait du chemin de fer, proférait avec admiration des « tch., tch., tch. »

Il est curieux de noter tous les gestes expressifs — photogéniques — qui interviennent dans la littérature précinématique, et dans des œuvres dont la conception apparaît au premier abord comme aussi éloignée que possible de l'esthétique de l'écran :

par exemple, dans la *Princesse de Clèves*, l'instant où la jeune femme regarde le portrait de M. de Nemours ; dans *Dominique* le mouvement de Madeleine s'enveloppant de son écharpe.

Pourquoi un sujet, imaginé et traité par un auteur de talent, riche en vie, en émotion ou en gaieté, fournirait-il un moins bon thème de film qu'un scénario sortant de l'imagination souvent pauvre ou inculte, d'un metteur en scène ?

La vérité, c'est que les films tirés de chefs-d'œuvre littéraires ou dramatiques s'exposent à un risque redoutable que ne courent pas les autres : la comparaison avec l'œuvre-mère.

Je constatais avec mélancolie qu'en passant de France en Angleterre un film pouvait s'alléger de 40 0/0 de ses sous-titres : d'où il résulte que l'intelligence cinématique des Anglais est, par rapport à celle des Français, comme 5 est à 3 : voilà qui est dur pour le peuple le plus spirituel de la terre.

Mais voici qui est encore plus dur. En Amérique, *The old Swimmin' hole* ne comportait pas un seul sous-titre. L'éditeur français annonce triomphalement qu'il a pu n'en mettre que 40 ! 40 contre 0 !

J'aime mieux ne pas essayer de tirer la proportion.

La modulation à la sous-dominante dans le premier morceau de la neuvième symphonie, à la reprise du début... Sur l'écran, une modulation lumineuse devrait pouvoir éclater avec autant de puissance.

Mais voilà : de tels effets, on les gaspille à nous montrer un monsieur qui rentre dans sa chambre pour chercher un mouchoir oublié.

LIONEL LANDRY.

Ce que l'ouvrage peut montrer, le titre ne doit pas le dire. * * *

SPECTACLES

Au grand THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, les chœurs russes ont réédité la chaude simplicité populaire des vieux chants et nous avons acclamé un éblatant virtuose de la *balalaïka*.

Puis, Anna, Lisa, Erica Duncan ont dansé. La variété, le charme et le rythme de leur art sont extraordinaires. Nous avons pensé à la grande Pavlova qui, avec tant de science, arrive à tant de pureté. La franchise chorégraphique de ces trois jeunes filles emporte et conquiert. Leur interprétation de la marche funèbre de Chopin prouve une intelligence et de l'esprit et beaucoup de goût. Et les valse, tout y est mesure, tout y est liberté... L'une des trois jolies danseuses sera peut-être une grande danseuse.

Au théâtre MOGADOR, une grande matinée de danses nous a donné du plaisir. Caryathis, opiniâtre et intelligente, illustre avec force une bonne page de Satie. Malkowsky se dépense vigoureusement. Van Duren, nu avec des ailes, renonce vite à ses ailes et déploie les séductions de sa plastique bien cultivée. Maria Ricotti, mime touchante, en finesse et en mesure, émeut par des moyens simples, une sincérité délicate, un sens presque racinien de la tragédie.

Le CIRQUE DE PARIS est un beau cirque. C'est Le Cirque. On n'y aime pas beaucoup la presse et, pour empêcher la cohue, on augmente de temps en temps le prix des places. Mais le programme est si joli. Le « travail aérien » des Sisters Zélias est une des plus harmonieuses audaces que j'aie jamais vues. Les frères Mische, clowns suédois, ont de la puissance dans la farce. Chester Dieck fait cent folies à bicyclette — avec des feux d'artifice très charmants. Jack Joyce, Max et leurs chevaux sauvages restent de sains et irrésistibles illusionnistes — et des cavaliers remarquables.

A l'entr'acte on ne voit pas que des écuries. Il y a la peinture. Un clown rouge et jaune de Van Dongen, des danseuses synthétiques — si intéressantes — de J. F. Laglenné, une « loge des Fratellini » de E. Fuss Amore, un cocktail sportif d'André Lhote, des pages chaudes et dures de Dufy, Friesz, Krogh, Irène Lagut, Perdriat, Bernard Naudin, etc., décoorent le bar où flânent les cowboys, les clowns et les jockeys.

Les Présentations

du 10 au 16 mars

FOX FILM

Le Triomphe de l'Entêté.

L'air content de lui-même, William Farnum brise les obstacles et épouse la riche héritière. Film dépourvu de toute surprise.

L'ours et l'Amateur de sports

Si l'éditeur paie les sous-titres en vers plus cher que de la prose, il est volé.

Au dessus du Vésuve.

Très bon et original documentaire, qui console des banalités et des aénies.

MÉRIC

La Raison du Cœur.

Une troupe d'amateurs marseillais, avec une naïveté touchante d'expression, de l'assent au point que l'on sent l'ail dans la salle, interprète une version modernisée de *Phèdre*. Ils le font sérieusement, de sorte que c'est extrêmement drôle.

AGENCE GÉNÉRALE
CINÉMATOGRAPHIQUE

Colorado (21 avril).

Pour sortir un film ancien, autant en prendre un bon, de ceux dont tout le monde réclame la réédition. Pour être inédit, celui-ci n'en est pas moins ennuyeux.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES
FILMS ARTISTIQUES

L'Inexorable.

Un film de premier ordre, composé avec un art et une simplicité parfaite, d'après une nouvelle de Kipling. L'œuvre complète qui touchera la foule et intéressera l'élite. Il ne lui manquera même pas de déplaire aux imbéciles. Accompagnement musical sans grande nouveauté, mais bien choisi et bien exécuté.

SUPER FILM

La loi des montagnes.

Une situation dramatique rehaussée et renouvelée par une interprétation hors ligne. L'audace d'un amoureux que l'auteur a voulu antipathique répugne, grâce à Eric Stroheim qui est un maître dans l'art de se rendre déplaisant. Et le pittoresque

du Tyrol augmente l'intérêt d'un film où brille la joliesse de Francélia Billington.

Chansons filmées.

Tandis que dans l'obscurité un chanteur articule avec soin les couplets de chansons modernes, déjà un peu archaïques, des illustrations cinématographiques l'accompagnent. C'est parfois touchant de franchise, sur des airs faciles.

PHOCEA-LOCATION

Le droit d'aimer.

Comédie dramatique interprétée par Maria Jacobini.

FIRST NATIONAL

Oui ou non.

Drame interprété par Norma Talmadge.

GAUMONT

La Dame voilée.

Comédie dramatique italienne.

Le Cauchemar.

Comédie dramatique interprétée par Mildred Harris (qui ne veut plus être la femme de Charlie Chaplin, mais qui tient à ce qu'on sache qu'elle l'a été).

PATHÉ

L'amour vainqueur.

Sur un scénario de ciné-roman poussé à la charge, Douglas Fairbanks se livre à des acrobaties dignes de son agilité, pour une arrestation de terroriste, qui doit lui conquérir l'aimée. Une bonne fin en images gaies.

PARAMOUNT

Les dents du tigre (28 avril).

Restez Mademoiselle (28 avril).

UNITED ARTISTS

Rêve et réalité (12 mai).

Bref roman d'une petite blanchisseuse, laide, que son imagination soutient, mais que tenaille la réalité. Une suite de détails humains, voire poignants, qui forcent ensemble au rire et aux larmes. Sans un dénouement destiné à satisfaire le public, je crois que j'appellerais ce film, dans son genre, un chef-d'œuvre. Tel quel, honorons-le. Quant à Mary Pickford, elle réussit encore à nous étonner par son génie dramatique. Il n'y a qu'à lui témoigner, avec notre admiration, une reconnaissance pour les minutes que nous lui devons.

DUCHESNE

Georges PEROL Suc^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRETÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS MILCK'S INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.